

Au quotidien, nous vivions du vol, pour manger, pour nous habiller, pour nos loisirs, etc., pour nous, mais aussi parfois pour nos familles.

On avait inventé des techniques de vol. Au départ, on venait avec nos doudounes. On choisissait le vêtement qui nous plaisait. Il ne fallait pas que ce soit trop volumineux genre tee-shirt, chaussettes, caleçons ou bouffe, par exemple. Tu prenais ta manche et tu la tirais jusqu'au bout des doigts, comme ça tu pouvais attraper tout ce que tu volais sans attirer l'attention. Dans les manches, on peut faire rentrer pas mal de choses. Pour les objets plus gros, on avait une veste de survêtement sous les manteaux qui permettait de mettre dans notre dos tout en continuant à marcher l'air de rien.

Ensuite, on est passé au vol à l'arraché : on entre dans le magasin, on va directement où on veut et on se sert. Si je veux trois boîtes de chaussures, je les prends et puis je me plante à l'entrée. Ils me regardent, je les regarde et je pars. Le temps qu'ils réagissent, je suis parti en courant. Parfois, ça se complique : on se fait attraper et, dans ce cas, on est obligé de se battre. Les autres surveillent dehors, ils interviennent et s'ils rentrent, ils pillent carrément le magasin. Parfois, il y en avait qui gazaient les vendeurs ou les vendeuses pour partir. Il n'y avait pas encore de vigiles à l'époque, ni de bip. Après, c'est devenu plus difficile. Mais on ne s'est pas compliqué la vie, on sortait directement par les sorties de secours, c'est plus direct. Pas de problème, pas d'obstacle.

Voler, une routine

C'était devenu carrément des emplettes. Toute la semaine, je partais au charbon avec un de mes potes : on allait voler et je rentrais tous les soirs chez moi avec un survêtement, un jean, une paire de baskets, un manteau, des caleçons et des chaussettes. Je me changeais tous les jours. Mes frères grandissant, il a fallu commencer à penser à eux. Pour moi, le vol était devenu une routine : il me paraissait normal de répondre à leurs besoins. Mon père a perdu son boulot et c'est devenu la galère. Mes parents s'embrouillaient ; ma mère pleurait. Résultat des courses, je me suis mis à cambrioler des magasins de bouffe. Je ne pouvais pas supporter cette situation où mes parents n'avaient pas de réponse et se démenaient tant qu'ils pouvaient pour s'en sortir. Voir mes petits frères subir cette situation était le plus

difficile. Alors j'ai bougé, comme je pouvais.

On a commencé à s'habiller en Lacoste parce que c'était la mode à la fin des années 1980. Lacoste, la marque des golfeurs, était devenu la marque des jeunes de cités. Je devais bien avoir une trentaine de Lacoste, des chaussures aux gilets, aux manteaux. On ne volait plus que de la marque. Ensuite on a eu notre période boîtes de nuit afro-antillaises. Il fallait être classe pour sortir, alors on a commencé à voler des costumes. Au départ, on ne faisait pas attention aux marques mais il y a toujours des gens pour se moquer de ton « costume pourri ».

Alors, on cherchait la marque. Moi, j'aimais beaucoup Rodier, Pierre Cardin, Yves Saint-Laurent et, pour les chaussures, Weston et John Lobb. À force d'observer, on s'est dit qu'il valait mieux voler dès le matin, quand les magasins ouvrent à dix heures. Souvent, à l'ouverture, le vendeur est seul. Il vient, et si tu es plus ou moins bien habillé, il ne fait pas attention à toi. Il va et vient dans la réserve faire ses rangements et hop, tu te sers directement et tu sors. En deux secondes c'est réglé. Le temps qu'il appelle les vigiles, tu as quitté le centre commercial. La police, à cette époque-là, n'avait pas le même temps de réaction que maintenant. Je pense qu'ils n'étaient pas concentrés sur ce type d'affaires.

Voler, c'est devenu une routine. On se moquait des conséquences. Il n'y avait plus d'interdit ; un sentiment de puissance et d'ivresse. Nous avions l'impression d'être libres ; les parents n'avaient plus d'emprise sur nous depuis longtemps déjà. À la maison, mon père essayait de tenir son rôle mais je me barrais pour des périodes de plus en plus longues. Il était impuissant, il a abandonné. Puis, au contact des bandes parisiennes, il y a eu la mode du phasage, du dépouillage : on rencontre quelqu'un dans la rue qui porte une affaire qui nous plaît : « Donne ton walkman, enlève ton blouson. » En général, les gens s'exécutaient, sans broncher, trop apeurés. On faisait peur, c'était évident.

Il fallait toujours aller plus vite, taper plus fort. Alors, on s'est mis à braquer. On avait besoin d'argent. Avec l'argent, les besoins augmentent et par conséquent les appétits. On voulait des bécanes, des voitures, des sapes chic, des restos. La belle vie quoi. Tout cela nous donnait le sentiment d'être quelqu'un, d'être important, d'être fort. Cette assurance nous donnait du pouvoir, un ascendant sur les autres, un

sentiment d'impunité qui nous poussait parfois à des comportements extrêmes, à l'envie d'écraser les autres, de les rabaisser. Un jour, un de mes potes, pour une dette de cent francs, alors qu'on avait de l'argent avec toutes les affaires qu'on avait en route, après lui avoir fait faire un tour dans le coffre de sa voiture, a foutu un mec dans une poubelle et y a mis le feu. J'ai donné un coup de pied pour renverser la poubelle et le mec s'est échappé. Le sentiment de pouvoir donne parfois des poussées de folie.

Au début, on faisait beaucoup d'erreurs. Par exemple, on pouvait revenir une heure ou deux heures après sur le lieu du vol sans penser qu'on pouvait nous reconnaître. On nous reconnaissait par les vêtements. Quand on arrivait au commissariat, on avait tendance à jouer les durs. Mais une fois que l'un de nous s'était mis à table, tout le monde parlait, tout le monde reconnaissait les faits. Progressivement, j'ai compris le système de la police et j'ai appris comment répondre pour éviter les ennuis ; je l'ai expliqué aux gens autour de moi. Ce n'est pas parce que quelqu'un me reconnaît, même un policier, que je serais condamné tant que moi, je ne reconnais pas les faits. J'irai peut-être simplement devant le tribunal mais ce n'est pas pour autant que je serai reconnu coupable. Ma voix compte. Si je ne reconnais pas, il faut apporter des preuves. C'est quelque chose que j'ai compris avec le temps, petit à petit, à force de fréquenter des commissariats ou en prison où des gens m'ont expliqué tout ça.